

REFLEXIONS DE Monseigneur J. NOYER

"A L'OMBRE DU VIEUX NOYER" : publications 2015

C'est à Haffreingue-Chanlaire qu'il a commencé sa mission. Il faisait partie du groupe des professeurs prêtres dits "de la première vague". Depuis un moment il fait paraître dans un média des réflexions bien souvent liées aux événements du moment. En voici quelques une de 2015 ...

*** A l'ombre du vieux noyer, la mauvaise conscience

Est-ce illusion et mensonge que de s'imaginer libre ? Est-ce mal de se prendre un tout petit peu pour dieu ? Toute la mythologie des anciens est là pour nous rappeler qu'on ne peut s'arroger les privilèges des dieux. Prométhée qui a voulu s'emparer du feu de l'Olympe finit, cloué sur le rocher, tandis que l'aigle lui déchire le foie. La Bible n'est pas plus rassurante en nous racontant l'histoire d'Adam et Eve : ils ont cru qu'ils pouvaient devenir comme des dieux, connaissant le bien et le mal et ils ont fini comme des bannis dans une terre ingrate. La sagesse des stoïciens nous invite aussi à accepter notre destin en renonçant à nos rêves impossibles qui nous font souffrir. La science d'aujourd'hui humilie nos quelques années de vie en nous noyant dans un univers sans but de milliards d'étoiles et de siècles. Toutes les sagesse du monde m'incitent à la soumission. Pourtant je ne me résigne pas : j'existe. Pour le meilleur ou pour le pire, je suis libre.

*** A l'ombre du vieux noyer, sur le mode du je

« Je veux pas ! » C'est par le caprice de l'enfant têtu que commence le petit dieu. Il refuse d'être un simple bouchon entraîné par la chaîne des causes nécessaires ou par celle d'un ordre social installé. Il naît ainsi comme liberté. Avec ses petits bras il se taille un monde dont il sera l'origine et le roi. Son acte de foi est plus fort que toutes les montagnes qui le coïncent. Son « ego » est plus fort que tout. Si un autre « ego » se met sur son chemin, c'est la guerre. L'autre doit s'écraser, se soumettre, disparaître. L'ambition du je c'est d'être l'Unique, le Tout Puissant, le Seul. Son athéisme est sa volonté d'être Dieu. Rares pourtant sont ceux qui persévèrent dans cette ambition : le combat est trop dur. La liberté est un désert où l'on meurt de faim avant d'avoir tracé sa route. Le Je finit toujours pas se rendre, épuisé, vaincu, soumis. C'est tellement plus facile de n'être qu'un outil irresponsable, tellement plus simple de n'être rien

*** A l'ombre du vieux noyer, je, tu, il

L'espace où les personnes se rencontrent, se lient, se rejettent, s'éloignent ou s'aiment, a comme celui des choses, trois dimensions. La liberté est comme l'eau, tantôt liquide, tantôt glace, tantôt vapeur. Le jeu de la foi se joue au cœur d'une Trinité. La grammaire depuis toujours a repéré ce triangle: je, tu, il. Ces trois petits mots désignent les trois manières de vivre libre. Sous ces monosyllabes se cachent des êtres qui sont convoqués par un nom propre à usage unique: Pierre, Eric, Jeanne. C'est moi, c'est toi, c'est elle. Les dictionnaires ne donnent aucune définition de ces noms là. C'est en leur compagnie que je suis quelqu'un. Pas une chose, 1m80, 80ans, 80kilos, de couleur blanche... Mais le fils de X, le frère d'Y, l'ami de Z. Ainsi est fait le paradis de ces petits dieux que nous sommes. C'est un royaume de grâce, de liberté et de foi. Un paradis ou un enfer, ça dépend de ceux qui l'habitent

*** A l'ombre du vieux noyer, la folie de la liberté

La chaîne des causes nous prive d'être quelqu'un. Je ne suis qu'un mouton anonyme dans un troupeau bêlant. Je ne suis qu'un maillon d'une chaîne aux deux bouts cachés. Je suis innocent parce qu'irresponsable. Malade peut-être, victime assurément, mais jamais coupable. La liberté est un rêve: commencer quelque chose, me créer en créant un monde, accepter la responsabilité de ce que je fais être.

La liberté c'est me mettre à la place de cet x sur lequel se heurte indéfiniment la recherche de la cause. Si le mot Dieu désigne cet inconnu, alors je prétends être Dieu : un commencement absolu, une création à partir de rien, une prétention à décider ce que je suis. Illusion me dit-on ! Et pourtant, dans une toute partie de l'univers, dans un laps de temps vite passé, il me plaît de jouer à être Dieu. L'encre de mon stylo obéit à la loi implacable de la pesanteur et pourtant je revendique comme mien ce qu'il écrit. Cette signature, ce gribouillis au bas d'une page me lie à ce papier, à ce texte, à ce contrat. Pourquoi pas me taire, fermer les yeux, me laisser emporter par les événements. Je pourrais refuser d'être. Je veux -je dois peut-être ?- dire mon mot, apporter ma pierre, assumer ma responsabilité. D'où vient donc en moi cette prétention folle ?

***** A l'ombre du vieux noyer, les petits dieux que nous sommes**

Tu vois l'effet et tu cherches la cause. Bien ! mais tu peux changer ton regard : voir la cause et accueillir l'effet. Le savant, à peine sorti de son laboratoire où il cherchait la cause des choses, entre dans le monde des personnes. Là il attend que ces petits dieux que sont les personnes produisent leurs effets. Il attend du boulanger qu'il lui cuise son pain, de son voisin qu'il respecte son espace, de son enfant qu'il travaille à l'école. Il parle et cela doit être fait, il demande et on doit lui répondre. Il a quitté l'univers du savoir pour jouer dans l'univers de la confiance, de la foi et de l'espérance, du signe et de l'interprétation. On peut vivre en voyant dans le présent la trace du passé. On peut vivre en voyant dans le présent la promesse d'un avenir. D'un côté le savoir, de l'autre le croire. Chacun sait passer d'un monde à l'autre mais beaucoup le font sans s'en rendre compte, sans être conscients qu'ils ont la liberté de choisir leur point de vue.

***** A l'ombre du vieux noyer, Dieu ?**

Chaque effet a une cause, chaque œuf vient d'une poule, chaque événement s'explique par ce qui précède. Difficile de ne pas entrer dans ce chemin de pensée. Et nous remontons de cause en cause indéfiniment. Cette enquête n'est jamais close. Le Responsable est introuvable. Où trouver la Cause Première, la Poule Première, l'Événement Premier ? Mais ne nous y trompons pas si nous désignons cette origine première par le nom de dieu nous n'ajoutons absolument rien à la compréhension, le mot dieu est comme le x qui désigne l'inconnue dans une équation. Si on arrivait à résoudre l'équation, x perdrait son mystère et deviendrait un chiffre comme les autres. La marée n'a pas besoin de connaître la lune pour monter ou descendre. Les poussins ne portent guère intérêt à leur ancêtre : Poulet Premier. Mais les hommes sont comme ça : le moindre bruit non identifié les empêche de dormir. Ce qu'ils appellent Dieu est ce mystère qui les tient éveillés.

***** A l'ombre du vieux noyer, se résigner ou croire**

Comprendre c'est connaître les causes. Notre esprit est ainsi fait : nous pensons maîtriser les événements quand nous en connaissons les causes. Nous nous croyons maîtres en acceptant d'être esclaves. Nous imaginons dominer en comprenant les forces qui nous dominent. La sagesse est toute fière de nous dire que nous ne sommes rien, rien qu'un jouet dans les mains d'une nature toute puissante. Vous imaginez être quelqu'un, vous croyez compter pour quelque chose dans l'histoire ? Que nenni, dit la science ! Mais moi, je refuse ce discours comme Job sur son tas de fumier refuse les propos de ses sages amis. Je suis, souvent malheureux certes, faible et fragile assurément, mortel bien sûr, mais je suis et je veux être. Je peux dire oui ou non. Je peux laisser une trace dans ce monde. Je ne me résigne pas à n'être rien. Il y a un univers qui m'emporte dans son torrent et il y a un univers où surgit ma liberté et où se joue l'histoire. Les êtres avec qui je vis, amis ou ennemis, sont des êtres libres qui ne se contentent pas d'interroger les astres mais qui croient que nous pouvons choisir notre avenir. Être croyant c'est appartenir à l'humanité qui ne se résigne pas.

***** A l'ombre du vieux noyer, la foi et les montagnes**

Je suis loin d'être insensible à la sagesse des stoïciens : Accepter la nécessité, me soumettre à la nature, m'écraser devant l'ordre et mourir résigner ! Le chrétien ajoute souvent que le Maître du monde est plutôt bon enfant et que lui faire confiance est le pari le plus sage. Mais quand je lis l'évangile je n'entends pas tant cette résignation. J'entends une révolte. J'entends un combat. Croire ce n'est pas s'accommoder de la lèpre et payer la dîme. La foi ne se définit pas par des vérités à croire, par une loi à observer mais par un règne à promouvoir. Ma foi, derrière Jésus, n'a rien d'une soumission. Elle est la force avec laquelle on peut déplacer des montagnes et changer la face du monde. On ne croit pas à ce qui est. On croit à ce qui n'est pas encore mais qu'on veut faire advenir.

***** A l'ombre du vieux noyer, une rencontre unique**

Suis-je simplement un miroir où le monde se reflète ? Me suffit-il- de ne pas trop déformer les choses ? Depuis l'école on a veillé à ce que s'inscrive en moi le vrai. Depuis, chaque jour, les savants ont modifié les images de la veille mais toujours au nom du réel. Les philosophes que j'ai rencontrés m'ont inquiété : avec autorité certains m'ont invité à voir les idées derrière les choses. Je n'étais qu'un disciple ignorant devant des esprits qui avaient été voir l'extérieur de la caverne, la face cachée des choses, les mystères ignorés depuis les origines. Les théologiens me présentaient des livres comme des miroirs parfaits sur lesquels chaque conscience devait s'aligner. Des chefs de toute nature ont prétendu m'imposer un réel. Seules les erreurs, les illusions, les fantaisies, les mensonges me tiennent, la Vérité n'est à personne. Il faut courber l'échine et se soumettre. Un jour pourtant quelqu'un m'a dit autre chose : il m'a dit que la Vérité était au bout d'un chemin, qu'il m'invitait à le suivre sur ce chemin et que nous ferions le monde ensemble. A sa suite, je me suis éveillé à un autre rapport à la Vérité. Peut-être, avez-vous deviné son nom. Mais là n'est pas l'important.

***** A l'ombre du vieux noyer, la liberté de choix**

J'ai rencontré des tonnes de considérations pour me prouver que la liberté de choix n'était qu'illusion. On m'a expliqué que la volonté allait nécessairement vers son bien. On m'a dit que la Nature ne pouvait accepter d'exception et qu'il est vain de vouloir lui échapper. On a voulu me montrer que le choix était lié à l'ignorance car celui qui sait n'a pas le choix. On peut imaginer que les pensées surgissent en moi sans moi, comme les fleurs viennent aux arbres. Et pourtant je suis libre d'accepter ces thèses ou de les rejeter. Avec la terre, le potier peut choisir la forme du vase qu'il tourne. Il peut travailler ou se croiser les bras. Je sais que je peux continuer à assécher la planète ou décider de survivre. Qui suis-je d'autre que ce pouvoir de choisir ? que cette capacité de créer du neuf ? Bien entendu je peux m'effacer comme un mauvais rêve. Je peux refuser d'être en m'abandonnant aux flots de la nécessité. Pourquoi choisir d'exister ? Je ne peux te donner de raison. Peut-être seulement parce que cela m'amuse !

***** A l'ombre du vieux noyer, changer son regard**

J'ai dix ans. Le maître a dessiné au tableau noir un cube. Il nous demande quelle est la face la plus proche de nous. La plupart des élèves répondent unanimes : c'est évidemment celle-ci. Un ou deux autres prétendent que c'est une autre. On s'étonne : comment peut-on être tordu à ce point ? Et tout à coup mon œil sursaute et je vois le cube autrement, c'est l'autre face qui est derrière. Cette expérience m'a fasciné pendant des jours. Partout je dessinais des cubes et je pratiquais ce sursaut de l'œil qui me le montrait tantôt ainsi et tantôt autrement. Je passais vite à des dessins plus complexes. Cette capacité de voir différemment les choses, m'a ébloui pour toujours. Là était ma liberté, là je décidais de l'être, là j'étais Dieu. Quand on me montre un verre à moitié vide, je cherche à le voir à moitié plein. Quand on me décrit une réalité, je sursaute de l'œil et la vois autrement sans prétendre avoir raison. Galilée voit la terre tourner alors que pour tous elle est stable : on le condamne. Qui a raison ? quel arbitre peut trancher ? Je peux d'un sursaut d'imaginaire passer d'un modèle à l'autre. Acceptez vous de me suivre jusque

***** A l'ombre du vieux noyer, savoir ou croire**

J'ai longtemps cru que la foi était un savoir. Quelqu'un savait. On savait pourquoi et comment le monde avait été fait. On savait qui l'avait décidé et ce qu'il attendait de ses créatures. On savait ce qu'il fallait faire et ce qui nous attendait au delà de la mort. Le catéchisme avait des réponses à toutes les questions. Tout élève docile devait savoir et se taire s'il ne comprenait pas. La foi était l'acceptation d'un enseignement. Pourtant quand j'ai grandi, le mystère a retrouvé sa place. Les questions ont pris plus d'importance que les réponses et ma foi a retrouvé le risque, l'élan, l'incertitude, la confiance qui la distinguent du savoir et lui donnent tout son goût. Aujourd'hui, je crois plus et je sais moins. Savoir c'est se soumettre au réel, croire c'est faire le réel. Comme nous le disons pour Dieu créant le monde. C'est l'admiration qui fait le chef d'œuvre. C'est la faim qui fait le pain. C'est l'acclamation qui fait le Roi. C'est la foi qui me donne Dieu.

***** novembre 2015 : Excusez le ! le vieux noyer ne dira rien ce matin. Le bruit a étouffé son silence. Les larmes ont alourdi ses branches. Le sang a pollué son ombre. Demain, peut-être... Oui demain, sûrement.**

Sur son tronc est accrochée une affiche bordée de tricolore et barrée de deuil. On peut y lire :

Monsieur le Président, ne parlez pas de guerre.

La guerre est une parenthèse que l'on ouvre au sein de la morale : on abolit l'interdit de tuer. Ne sortons pas du droit.

La guerre est le renoncement à la parole : on brûle les chiffons de papier et on quitte la table du dialogue. On ne combat pas des idées folles avec des fusils.

La guerre est l'abolition de la personne : le crime d'un seul est puni sur ses frères innocents. Laissons à chacun la responsabilité de ses actes.

La guerre c'est la fin de la paix : il faut quitter sa charrue et embrasser les siens, il faut éteindre les lumières et partir sur le front. Restons là où nous sommes : sifflons en travaillant et aimons en dansant.

La guerre c'est le nom que les hommes donnent à leurs folies: le djihad, la guerre sainte, le martyr, le sacrifice suprême. La guerre est le champ d'honneur des héros. Ne rendons pas l'honneur de la guerre à des assassins.

Le crime est le crime. La guerre est la guerre.

Monsieur le président , le costume cravate vous va mieux que l'uniforme.

***** A l'ombre du vieux noyer, comment mourir ?**

J'ai longtemps admiré la sérénité de Socrate quand il boit la ciguë fatale. Je souhaite quelque fois mourir en dormant, sans m'en apercevoir. J'ai chanté bien souvent la mort des poilus donnant leur vie pour la patrie. J'ai été touché par les carmélites montant à l'échafaud en chantant. J'ai bercé de mes tendres prières des êtres chers à l'agonie. Comme Brassens, j'hésite : « mourir pour des idées, oui, mais de mort lente ! ». Je suis malheureux devant ces jeunes kamikazes qui se font sauter au milieu de la foule pour gagner au plus vite le ciel qu'on leur a promis. J'ai tenté de comprendre celui qui estime que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue et met fin à ses jours. J'ai écouté avec plaisir ceux qui m'expliquent que la mort n'existe pas. J'ai apprécié les discours rassurants de tous ceux qui prétendaient savoir. A mon âge aujourd'hui, quand la mort tape à la porte, je tends la main vers celui qui, humblement, aborde la mort dans une sueur de sang : Jésus.

***** A l'ombre du vieux noyer, c'est beaucoup plus que de l'humour**

Un jour quelqu'un posa cette question au noyer : sais-tu pourquoi tu es là sur la place du village ? Le noyer, d'un bruissement de feuilles, dit qu'il ne savait pas. On lui expliqua que le maire du village avait décidé, il y a des années de cela, de mettre un arbre là pour faire beau sur les cartes postales. Un autre, pas d'accord, supposa qu'un enfant en descendant de la montagne avait, par jeu, poussé du pied une noix rencontrée par hasard l'abandonnant dans ce trou où elle avait germée. Peut-être, répondit le noyer d'un mouvement de branche. Il ne semblait pas s'intéresser. Mais ceux qui ont l'ouïe assez fine l'ont entendu murmurer : « Moi, je suis là parce qu'il y a de l'ombre ». « C'est absurde, lui dit-on : il n'y avait pas d'ombre avant toi en cet endroit ! » « Peut-être, répondit le noyer, mais depuis que je suis là, il y a de l'ombre et les voyageurs qui s'y arrêtent y trouvent un peu de paix. Voilà pour quoi je suis ici ».

***** A l'ombre du vieux noyer, quand les mots ne suffisent plus**

Il y a en nous la capacité de construire un modèle théorique où les choses ne cachent rien, où la logique est infaillible, où il n'y a ni surprise ni imprévu. Le monde de la géométrie en est l'exemple le plus parfait : les triangles n'y sont jamais ébréchés et les cubes montrent leur quatre faces sans aucune pudeur. Beaucoup de philosophes et de théologiens avec d'autres matériaux s'amuse au même jeu. Mais dans ce monde des idées, tout est mort. Il n'y a pas ce risque, cette peur, cette ignorance, cette surprise que j'appelle la vie. Là où vous êtes, vous êtes à l'abri, bien calé dans votre fauteuil. Les lions ne vous dévoreront pas dans le roman qu'on vous raconte et le lecteur que vous êtes survivra à la fin du livre. Vos peurs et vos désirs sont des rêves. Vous ne vivez pas. Vous êtes immortel. Mais vient l'âge où le feu est dans la maison et la bibliothèque s'envole en fumée. Les grands auteurs qui étaient vos compagnons ne servent plus à rien. Vous criez vers le premier passant venu : Au secours, je meurs !

***** A l'ombre du vieux noyer, attention ! On vous trompe !**

Comme toi sans doute je suis fasciné par ces montages qui vous montrent une feuille, une branche, un arbre, un paysage et de proche en proche (ou plutôt de plus loin en plus loin) vous mettent devant les yeux les planètes, les galaxies et se terminent par une photo de l'univers. Il y a pourtant une supercherie : qui « voit » l'univers ? où se trouve-t-il ? comment a-t-il fait pour l'offrir à son objectif ? Dans les premières photos, mon œil n'est jamais dans la photo mais derrière l'objectif. Et au cours de la démonstration, tout à coup on montre un point particulier : ça c'est la terre et tu es là quelque part. C'est la preuve que ce qu'on me présente n'est pas « vu » mais « construit ». Le plan de la ville où l'on me dit « vous êtes ici » n'est pas une photo mais un travail de géomètre. La supercherie est possible parce que dans la « vue » il y a déjà du « construit ». Mais le monde où je vis, souffre, agit, aime et meurt, le monde derrière lequel le mystère de ta présence donne une épaisseur spirituelle à la vie, ce monde qui cache et révèle l'autre, ce monde n'est pas « construit ». Je m'interroge : si on n'a jamais trouvé d'autres hommes dans l'univers, est-ce parce qu'il n'y en a pas ou est-ce parce qu'on ne cherche pas avec les bons instruments ? On ne trouvera jamais l'autre ni avec le scalpel du médecin légiste ni avec les calculs des astrophysiciens.

***** A l'ombre du vieux noyer, le mystère de l'autre**

Tu n'es pas une chose. Mais je fais de toi une chose. J'ai besoin de créer une « icône », un « profil », un « avatar » comme on dit aujourd'hui. C'est toi et ce n'est pas toi. C'est « toi pour moi ». C'est toi tel que je te représente avec mes admirations, mes peurs, mes sympathies, mes rejets. C'est toi que j'emporte quand tu disparais de ma présence. Parfois je rencontre un tiers qui a aussi de toi une représentation : elle n'est jamais parfaitement identique à la mienne. Complémentaire peut-être, contradictoire souvent. Qui peut arbitrer notre différent ? Les autres témoins sont aussi subjectifs que nous ! Ce que tu dis de toi l'est encore plus. Je me méfie. Car je sais trop bien comment chacun manipule son propre mystère au gré de ses stratégies. Tel est le théâtre de la vie. Nos personnages se racontent sous les projecteurs tandis que les personnes restent inconnues dans l'obscurité des coulisses.

***** A l'ombre du vieux noyer, dans un univers de signes**

La lune a une face cachée. Chaque chose aussi. Et même si j'en fais le tour, mon regard se heurte à la surface des choses et son centre est inaccessible. Je peux briser le caillou pour voir à l'intérieur mais je me retrouve avec d'autres cailloux toujours aussi opaques. Et pourtant je t'ai rencontré. Je ne vois rien et pourtant je devine ta présence à ces vibrations subtiles qui me surprennent : le brillant d'un œil, le mouvement d'un doigt, la modulation d'une voix, les traces d'un pas me conduisent à dire qu'il y a quelqu'un caché sous les apparences. Et mystère plus grand encore, à travers d'autres signes je vais communiquer avec toi. Je vais t'entendre et je vais te parler. Nous constaterons notre proximité malgré l'obstacle des choses ou grâce à la complicité des choses. Merci à la lumière qui me permet de te voir ! Merci à l'air qui nous transporte ses vibrations ! Merci au monde où nous nous serrons la main ! Le monde qui te cache est aussi celui qui te manifeste.

***** A l'ombre du vieux noyer, où es-tu ?**

Je t'ai entrevu et je t'imagine derrière ce front, là où m'ont conduit tes yeux. Mais je crois que c'est toujours toi que j'entends quand tu parles. Je crois que c'est toi qui me tends la main ou s'approche de moi. Alors l'espace virtuel où tu te tiens je le situe dans ce corps là devant moi. Mais ce corps, où sont ses frontières ? les outils qui prolongent tes membres, les vêtements sous lesquels tu te caches et te montres, cette maison que tu habites, ces choses que tu as faites, cette voix au téléphone, ces photos dans le vieil album ... c'est aussi toi. Ton fantôme erre dans ce monde virtuel. Un ami me parle de toi et tu es là. Je te retrouve là où je t'ai rencontré. Je garde une relique de toi : tu me l'as donnée ou je te l'ai prise et c'est un peu de toi que je touche. Où es-tu donc ? Je sais bien que derrière ton front il n'y a qu'une matière visqueuse et si j'ouvre ton ventre je ne trouverai que des entrailles. Où es-tu donc ?

***** A l'ombre du vieux noyer, l'autre aussi me regarde.**

L'œil que je vois est aussi celui qui me regarde. Voir sans être vu, est-ce possible ? Où est le trou de serrure qui me permettrait cette transgression ? Suffit-il de me cacher derrière un masque pour violer l'interdit ? Pour voir les choses je peux me cacher derrière des instruments, m'effacer dans un regard impersonnel, oublier ma fragilité et ma singularité. Mais pour rencontrer l'autre, ce n'est pas possible. Il faut au moins risquer un œil et cela suffit pour le perdre. C'est fini. Mon secret est éventé. A mon tour de me sentir transpercé. Pire encore, évalué, décrit, jugé. Et je ne sais selon quel critère.. Comme dans un miroir : voir c'est être vu. Mais dans le miroir je reste le maître de ce que je donne à voir de moi. Dans le regard de l'autre, j'ai beau m'agiter, me défendre, crier au secours, je ne m'appartiens plus. Impossible de savoir comment il me voit. Je peux protester. Je peux fuir. En vain ! Même mort, les autres parleront de moi et m'habilleront selon les besoins de leur comédie.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'œil est l'entrée de l'au-delà**

L'expérience la plus mystérieuse de la conscience est celle de la rencontre. Sur le devant de la scène s'offre l'apparence des choses mais notre attention va au delà et rencontre quelqu'un. La faille qui permet de traverser l'apparence se trouve le plus souvent dans les yeux. L'œil de l'autre est une chose mais c'est aussi un mystérieux passage vers l'arrière du décor. Comme souvent les yeux vont par paires ils conduisent notre regard vers un point étrange quelque part derrière le front. Là, réside non une chose mais un autre. Un être d'un autre monde, sans couleur, sans poids, sans volume. Invisible, intouchable mais évident. Il est là non comme une chose mais comme un interstice dans la continuité des choses. C'est un « être autre » ou un « autre qu'être » qui se cache derrière les apparences, dans le décor qui m'entoure et m'isole. Illusion ou vérité ? L'œil peut se détourner ou se fermer. C'est trop tard. Ma conscience désormais sera hantée par ce fantôme à peine entrevu.

***** A l'ombre du vieux noyer, encore des petits trous**

Il fut un temps, paraît-il, où les gens pensaient que le ciel nocturne était un grand voile opaque percé de petits trous. Les étoiles n'étaient que des signes d'usure de ce drap trop ancien. Mais derrière, qu'y avait-il ? Impossible d'y aller voir : enfer ou paradis ? Puis vint le temps de retourner le regard et les étoiles deviennent des astres piqués dans un ciel qui tourne autour de la polaire. On était fier : il n'y avait plus de trous dans la voûte céleste, plus de mystère dans le monde, on était chez nous. Aujourd'hui, la science hésite : tantôt elle nous propose des astres suspendus dans le vide, tantôt un espace dont les astres ne seraient que des grumeaux. Selon le moment de notre vie nous « croyons » en ceci ou en cela. Nous « voyons » comme la société du moment dit voir les choses. Certains disent ne croire qu'en ce qu'ils voient. A vrai dire nous voyons ce que nous croyons.

***** A l'ombre du vieux noyer, amusons nous un peu.**

Que peux-tu dire d'un trou ? Tu peux me parler du bord du trou, du fond du trou. Tu peux me dire la couleur du bouchon que tu as posé pour le combler. Mais du trou lui-même ? rien puisque ce n'est rien. Les astrophysiciens parlent de trou noir. C'est une manière de dire qu'il n'a pas de couleur puisque n'en sort aucune lumière. Peux-tu dire qu'il y a plusieurs trous ? Oui, il peut y avoir plusieurs échancrures dans le tissu. Mais un rien plus un rien ça fait toujours rien. Des trous, il y en a partout : dans ma mémoire, dans mon histoire, dans mon savoir, au delà de la dernière étoile, en deçà du premier instant, entre les atomes et les quantas, dans l'incertitude et le hasard, dans l'inexpliqué et dans la liberté. Le champ de ma conscience est mité. J'ai besoin de boucher les trous avec des croyances, avec des hypothèses, avec de l'imaginaire pour me rassurer dans ce monde vermoulu.

***** A l'ombre du vieux noyer, retour à l'essentiel**

Je n'ai pas l'intention de prolonger ces explorations psychologiques. Elles ne manquent pas d'intérêt mais elles pourraient nous éloigner de l'essentiel. Ce qui m'intéresse c'est de constater que l'homme ne vit jamais dans des certitudes mais dans des actes de foi. Celui que j'appelle père pour résister au vertige du néant reste un inconnu. Les mots qui me mettent en confiance ne sont jamais des preuves. De fait je suis souvent déçu, contrarié, révolté. Ce que je reçois n'est jamais à la hauteur de ce que j'attends. Ma décision de vivre est un acte de foi. La voix du père qui me promet la vie, celle qui justifie tous les efforts qu'il faut produire pour vivre, je l'entends ici ou là, dans telle rencontre, dans tel visage, dans telle lecture. Au total pourtant tous ces frères à travers lesquels j'entends la voix du père sont impuissants à ma la donner toute. Ils me déçoivent et mon cri demeure : « Père, où es-tu ? »

***** A l'ombre du vieux noyer, n'oublions pas les frères ?**

Un frère c'est d'abord un rival, un étranger qui veut prendre notre place. Face à lui il faut défendre son espace, son rang, son patrimoine, ses privilèges. La proximité, la ressemblance, loin de conduire à la paix excite la jalousie. Dans toutes les familles du monde comme dans la Bible, Caïn et Abel se tapent dessus. Ce qui empêche un frère d'être simplement un ennemi c'est la parole du père commun. Impossible d'aller jusqu'au bout de la jalousie sans perdre en même temps sa place sous le regard du père. Au contraire le père attend de moi que je sois le gardien de mon frère. Il me délègue une part de son souci à l'égard de mes frères. Sa voix passera par mes lèvres. La fraternité est cette métamorphose de la jalousie accomplie par la parole du père. Il suffit que cette parole semble s'éloigner, pour que la jalousie réapparaisse. La fraternité n'est pas un point de départ mais la réalisation difficile de la parole du père.

***** A l'ombre du vieux noyer, qui donc est le père ?**

Quand le père parle, qui parle ? D'où vient donc la voix qui appelle et invite ? D'un autre. D'un plus loin. D'un ailleurs. La parole s'inscrit dans une langue, installée depuis des siècles avec son vocabulaire et sa grammaire. Les vérités et les interdits que cette parole proclame sont celles des ancêtres, d'une famille, d'une cité, d'un pays dans lequel l'enfant va entrer et prendre sa place. L'école va relayer les parents. Les

institutions sociales lui apprendront à être un citoyen de ce monde. Quand l'enfant saura parler, il apprendra à lire, à compter, à se défendre, à séduire, à travailler, à marchander. Rien ou presque de ce qu'on trouve chez lui échappe à la définition, à l'explication, à la valorisation donnée par la société. Il pense ce qu'on pense. Il croit ce qu'on croit. Etre comme tout le monde est la première de toutes les lois. L'originalité est mal vue. Elle inquiète. Elle dérange. Et pourtant chacun est unique !

***** A l'ombre du vieux noyer, réconcilions le père et la mère**

Le père parle, la mère berce. L'enfant a besoin de l'un et de l'autre. Souvent pour son plus grand bien, papa et maman sont complices. Maman parle et papa chante. Question d'amour. Question de nécessité souvent hélas ! Il faut suppléer. Il faut compenser. Il faut remplacer. Heureux l'enfant qui trouve l'un et l'autre, même si c'est dans un équilibre imparfait. Il a besoin de l'espace qui se dessine entre ces deux pôles : courir de l'un à l'autre, voilà son premier chemin. Mieux encore, c'est grâce à la faille qu'il va trouver entre les deux qu'il va s'échapper et s'ouvrir ailleurs. Pour le pire, pour le meilleur. Heureuse distraction de Marie et Joseph qui permet au gamin de 12 ans de devenir adulte. Ah ! L'ingratitude de la vie. Nos lacunes sont parfois plus fécondes que nos richesses. Nos réussites sont aussi nos échecs. Le jour où tu quitteras ton père et ta mère, ils pleureront et pourtant ils auront réussi.

***** A l'ombre du vieux noyer, parle nous de la mère.**

Si le père est d'abord une voix, la mère est d'abord un giron. Elle est un lieu, un sein nourricier, un nid confortable, un univers clos. Elle n'est pas faite de mots mais de gestes, de caresses, de musiques. C'est de là que tout commence. C'est de là que tout part. C'est là où l'on revient après les premières escapades. C'est là où l'on trouve pansement et consolation après les premiers coups reçus. Le père appelle du dehors : viens, risque, ose, sois ! Mais la mère au dedans assure le confort, la sécurité ! Te souviens-tu des premiers pas quand ta mère un instant t'a lâché pour rejoindre ton père ? Heureux es-tu si tout au long de ta vie, tu possèdes une maison et une vocation.

Les deux drames les plus cruels : n'avoir plus de chez soi et n'entendre plus d'appel. L'exil et le chômage !

***** A l'ombre du vieux noyer, une relation mystérieuse**

Tu n'es rien avant d'être fils de quelqu'un. Mais qui est père avant d'avoir un fils ? Le père et le fils s'engendrent mutuellement dans une réciprocité totale. Tu ne seras père que par la reconnaissance de ton fils. C'est lui qui te fait père. Tu attends avec impatience, comme la consécration de ton statut, le premier « papa » que tu devineras dans le babil de ton enfant. Chaque acte de foi -tu es mon fils ! tu es mon père !- attend de l'autre une réponse en écho. Relation définitive et pourtant toujours problématique car, jour après jour, elle réclame d'être confirmée. Un rien, et la méfiance menace, le doute s'installe, le soupçon tue. La vie n'avance que dans ces conflits, ces doutes, ces rejets, ces distances. Et pourtant, tapie dans le silence parfois, blessée de mille offenses souvent, la relation s'entête : Tu es mon père ! Tu es mon fils ! à jamais

***** A l'ombre du vieux noyer, le droit de vivre**

Ce que me donne un « père », c'est le droit d'exister. Certains géniteurs veulent détruire l'enfant ou contestent son droit de vivre. Ce ne sont pas des pères. D'autres profiteront de sa faiblesse pour en faire un esclave, ils ne l'accepteront que s'il correspond à leur rêve. D'autres encore le traiteront comme un jouet ou un animal de compagnie qu'on abandonne dès qu'il devient encombrant. L'enfant, ces voix l'écrasent et le tuent. La « grosse voix » tonne et menace. Elle ajoute encore à l'angoisse primitive. Si l'enfant survit grâce à quelque complicité marginale, il restera blessé de cette terreur. Au fond de son inconscient cette voix le hantera à jamais. La voix du « père » est tout autre. Elle est accueil,

encouragement, respect, confiance, amour. Ai-je entendu cette voix là ? Peut-être ! Sûrement ! Mais si souvent parasitée par l'orgueil du fort, les caprices de l'égoïste, l'ambition du mâle. Un « père » à l'état pur, hélas, ça n'existe pas.

***** A l'ombre du vieux noyer, le père inconnu**

Ne me demande pas de te dire ce qu'est un père, ce que doit être un père. A toi de dire la voix qui t'aide à te lever chaque matin et à marcher. Je ne parle pas d'un rêve, d'un souhait, d'une hypothèse mais d'un acte de foi. Si tu vis, si tu es conscient et libre, si tu es heureux ou malheureux ce n'est pas seulement parce que tu es bien nourri et en bonne santé. Tu n'es un homme que si tu crois en quelqu'un, si tu trouves sur ta route celui qui te donne l'audace et le goût de vivre. Je parle de père mais c'est peut-être une mère, un frère, un voisin, un ami, un maître ou tout simplement celui qui t'a fait une place à la table familiale. Il n'est pas ton père parce que les autres te le disent. Il n'est pas ton père parce qu'il aurait les qualités adéquates. C'est toi seul qui l'appelles d'un nom qui n'appartient qu'à toi et ce mot n'a pas de définition dans le dictionnaire. Tu es l'inconnu en qui je mets ma confiance.

***** A l'ombre du vieux noyer, parlons du père**

Je ne parle pas du géniteur : celui qui a décidé le fait de mon existence, celui que la science peut prouver dans l'objectivité de ses expériences. Je veux parler du père : celui que je reconnais comme mon père. Je ne parle pas du père qui a un enfant mais du père dans le cœur d'un enfant. Nous ne sommes pas dans l'ordre des faits mais dans l'ordre de la foi. C'est dans la conscience de l'enfant qu'apparaît l'image du père, le besoin d'un père. Avoir un père n'est pas une constatation mais un appel, un besoin, une urgence. Nous n'avons pas tous eu un père socialement identifié. Nous n'avons pas tous été heureux de notre père. Nous avons tous, à un moment ou un autre, ressenti le devoir de « tuer » le père. Mais nous ne serions pas là si nous n'avions pas trouvé sur notre chemin un « père ». Une plante n'a besoin que d'une terre hospitalière. Un petit d'homme a besoin en plus d'une « voix » qui l'appelle au langage, à la pensée, à la liberté. C'est l'origine de cette voix que j'appelle « père ».

***** A l'ombre du vieux noyer, enfin le secret**

Es-tu toujours là, ami ? As-tu résisté au « cri primordial » que je t'ai fait écouter en toi ? N'es-tu pas fatigué de nager dans la « métaphysique liquide » qui n'offre pour reprendre souffle que des îlots de paille ? As-tu survécu à l'« angoisse existentielle » dans laquelle je t'ai plongé. Si tu es encore là, c'est parce que tu as déjà entrevu le secret que je voudrais te partager. Si tu chantes la joie de vivre, si tu danses dans l'insouciance, si tu as gardé le sourire, c'est que, sur ton chemin, tu as rencontré quelqu'un dont tu as pu prendre la main rassurante. Si tu chantes dans le noir, si tu gambades dans la forêt profonde, si tu joues avec l'inconnu et le différent, si tu t'endors comme un enfant au soir de la journée, je sais que je n'ai rien à t'apprendre. Tu as trouvé un père.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'épaisseur de la foi**

Je crois que c'est une chaise et je m'assois. Le pari sur le réel se prolonge dans une action. Souvent, il y a un délai entre les deux moments : je crois bien de faire ce pont et je mets des mois à le construire. Les difficultés rencontrées dans la réalisation risquent même de refluer sur le premier jugement : est-ce si urgent d'aller de l'autre côté de l'eau ? le jeu en vaut-il la chandelle ? N'y a-t-il pas une solution plus simple pour traverser la rivière ? Dans tous les domaines ma vie est suspendue entre ces deux temps : celui du jugement et celui de la mise en pratique. Suis-je celui qui croit ou suis-je celui qui fait ? La foi a une épaisseur temporelle. La foi est un effort, une persévérance, une énergie. La vie se bat contre la mort, la foi se bat contre l'incohérence, l'absurdité, le non-sens. La foi ne se dessine pas seulement sur le tableau noir de la conscience. La foi se trace dans la chair du temps. Le difficile dans toute foi, c'est sa pratique.

***** A l'ombre du vieux noyer, foi et crédulité**

Oui, tout est foi ! Tout savoir se fonde sur un acte de foi. La « métaphysique flottante » dont j'ai témoignée tout au long de ces billets repose sur l'acte de foi : est réel, ce que je dis réel, ce que je pense réel, ce que je crois réel. Vivre, survivre, vouloir vivre c'est un acte de foi. Sans foi, sans risque, sans confiance, je suis mourant ou mort. Beaucoup vivent par la foi des autres : ils font confiance à la foule qui les précède, ils pensent comme tout le monde, ils suivent. Beaucoup ? Non, tous ! Chaque geste que nous risquons, chaque mot que nous prononçons, chaque euro que nous dépensons est porté par cette foi collective que nous appelons certitude. Pourtant, chaque jour, de nouvelles « fois » rendent les précédentes obsolètes. Croyez aux épinards ! Mangez de la banane ! N'oubliez pas les Oméga3 ou les vitamines D ! Méditez ! Jeûnez ! Bougez ! Voyagez ! La foi est livrée à la mode. Vous croyez encore à l'évangile ? Au XXIème siècle ce n'est plus pensable. Permettez moi cette audace : je veux croire à ma façon

***** A l'ombre du vieux noyer, tout est foi**

L'illusion commune nous porte à croire que les choses sont avant que nous les connaissions. Si nous les voyons noires, c'est qu'elles seraient noires. Si nous les voyons grandes c'est qu'elles seraient grandes. Si nous ne les voyons pas c'est qu'elles n'existeraient pas. La foi viendrait comme conséquence du savoir : si je crois en Dieu, c'est parce qu'il y a un Dieu. La foi serait l'humble acceptation du réel. Mais qui aurait accès au réel ? Nous sommes tous du même côté, celui des apparences. Tous les prophètes, tous les savants, tous les philosophes sont de ce côté-ci et parlent de ce qu'ils ne savent pas. La société m'impose des croyances ou me les interdit. Mais il n'y a que des actes de foi. Peur, confiance, pari, probabilité. Je construis avec attention, logique, cohérence, sagesse les hypothèses les plus proches du réel. Mais personne ici bas n'a accès à l'au-delà des représentations. Tout ce que je dis du réel est scepticisme ou foi. Vivre, c'est croire. Cesser de croire, c'est renoncer à vivre.

***** A l'ombre du vieux noyer, que sais-je de moi ?**

Je ne sais rien de moi. Je sais à peu près comment les autres me voient grâce à un miroir ou un appareil photo. Il m'arrive bien entendu de croire que je suis cette image que les autres ont de moi. A vrai dire je n'ai jamais vu mon œil ni entendu ma voix. Je n'ai pu saisir que par ricochet ce que les autres disent avoir vu ou entendu. Le photographe n'est jamais sur la photo. Je ne suis jamais dans le monde tel que je le vois. Car moi, je ne suis pas encore ou je ne suis plus. Je suis cette spontanéité qu'on appelle liberté. Libre du poids des choses et de la fatalité de l'univers. Certes libre dans un champ restreint, coincé par la nécessité, menacé par la mort. Mais libre je suis. Vivre c'est ouvrir les yeux ou les fermer, c'est tendre la main ou la refuser, c'est dire oui ou non. Ce moment où je choisis, comment le décrire ? cet imprévisible que j'invente, ce corps que j'ébranle, ce jardin que je plante, cette statue que je sculpte, ce texte que j'écris... Je suis source : je libère mon fleuve. Je suis fécond : mon vase déborde. Je suis dieu : je crée mon monde.

***** A l'ombre du vieux noyer, le mystère du raton-laveur**

Longtemps, fasciné par la rigueur du savoir, je me moquais du poète : pourquoi dire d'un chat que c'est un petit tigre et du tigre que c'est un gros chat ? « Inventaire » de Prévert est tombé sous mes yeux ironiques : je riais déjà des imitations qu'on pouvait en faire. Mais c'est le raton-laveur qui a gagné. C'est lui qui m'a révélé l'orgueil insolent des discours logiques. C'est lui que j'ai appris à retrouver entre les mots du poète, souriant, imprévisible, insaisissable, vivant. C'est lui qui m'a dit le réel derrière les mots, la liberté derrière la contrainte, le mystère derrière l'évidence. Les anges joufflus avaient perdu pour moi depuis longtemps, leur capacité de me parler de Dieu. Le raton-laveur l'a fait.

***** A l'ombre du vieux noyer, raconte moi des histoires**

Comme tout enfant, je me suis éveillé dans les contes qui étaient sensés m'endormir. Le petit Poucet m'a aidé à vivre. Le petit Jésus aussi. Successivement, j'étais l'enfant abandonné dans la forêt et l'enfant aimé d'un papa et d'une maman. Bien d'autres histoires ont construit ce que je suis devenu. L'histoire de France m'a fait Français. L'histoire des saints m'a fait Chrétien. Puis est venu l'âge où l'on ne croit plus aux histoires. L'Histoire elle-même se veut scientifique et prétend à l'objectivité. La science pourtant ne fait pas vivre. Avec elle on se résigne seulement à mourir. La fiction et les légendes, le roman et la poésie, le lyrisme des orateurs et les révélations des journalistes continuent à donner souffle à notre vie, à fonder nos projets, à justifier nos peurs et nos amours, et même à transfigurer notre mort. On ne croit plus au Père Noël! Peut-être ! Mais nous avons toujours tant besoin d'histoires.